

# La recommandation de l'Assemblée de l'O.N.U.

par **Jesus de Galindez**

Les quelques jours qui se sont écoulés depuis que l'Assemblée Générale des Nations Unies a approuvé la recommandation contre le régime fasciste espagnol ont permis d'apprécier les premières réactions à l'intérieur et hors de la Péninsule. Bien que ce ne soit pas encore le moment de préjuger de ses conséquences immédiates, on peut dire, en tout cas, que le mouvement a commencé dans le camp franquiste et dans celui des républicains.

Certains ont cru que l'Assemblée Générale prendrait la décision de renverser Franco et offrirait le pouvoir sur un plateau au Président de la République. C'est une conception messianique de libération, commune à de nombreux exilés qui croient pouvoir obtenir celle-ci alors qu'ils critiquent commodément devant une table de café, en oubliant qu'il y a d'autres hommes qui jouent leur vie quotidiennement à la barbe même du dictateur.

La solution doit venir de l'intérieur. Et, nous autres, de l'extérieur, avons le devoir de l'aider de toutes nos forces, par notre propagande, en attirant la collaboration des gouvernements étrangers, en collaborant par les moyens les plus positifs et les plus efficaces à éliminer les appuis offerts à Franco.

Aussi, ceux qui ont suivi ces commentaires inspirés par la même ligne de conduite que les rapports du Gouvernement basque et de ses délégations, auront remarqué que l'on n'a jamais insisté sur la rupture des relations diplomatiques comme s'il s'agissait d'un « SéSAME, ouvre-toi », mais comme d'une des mesures positives susceptibles d'être prises ; on a toujours mis l'accent sur ces mesures, et parfois on a insinué la difficulté de parvenir à la rupture des relations diplomatiques.

Celle-ci a été proposée comme mesure originale par la Pologne en posant le cas devant le Conseil de sécurité, et elle a servi dès lors de fanion de combat. Mais, nous doutions nous-mêmes de son efficacité fulminante, même dans le cas où elle eût été approuvée par la majorité des deux tiers ; les mesures économiques eussent été plus efficaces ; la rupture des relations diplomatiques n'a pas beaucoup plus de valeur que la décision de retrait des ambassadeurs et des ministres, et, dans les deux cas, c'est une mesure symbolique d'avertissement.

On a continué à se battre pour la rupture, dans le but de demander davantage et d'obtenir un minimum ; et ce minimum a été le véritable objectif de presque tous les délégués qui ont lutté en notre faveur. La divergence radicale portait sur la manière d'évaluer ce minimum. Certains se sont placés, dès le début, dans une position nettement défaitiste et ils aspiraient tout bonnement une simple condamnation morale du régime de Franco croyant obtenir ainsi une unanimité ; il n'y a pas lieu de donner leurs noms aujourd'hui, il suffira d'indiquer que figuraient sur ce plan, coïncidant d'une manière étrange et paradoxale, des leaders de deux fractions irréconciliables. C'était aussi la position anglaise et anglo-américaine du début. La majorité entendait comme

nous qu'il était nécessaire d'agir, aussi faiblement soit-il, mais agir.

Pendant le mois et demi qu'ont duré les délibérations, de multiples formules ont circulé dans les couloirs et les salles de réunion, les techniciens ont étudié les statistiques et les diplomates ont sondé les esprits. On a fondé pendant quelque temps de grands espoirs sur la résolution qui devait empêcher l'achat de vivres à Franco et grâce à laquelle on l'aurait privé de devises étrangères en même temps que l'on aidait le peuple affamé ; mais cette proposition était condamnée à l'échec, et elle le fut dès qu'on en eut connaissance, car l'Angleterre y était résolument opposée. La formule de la médiation, présentée avec insistance par Cuba, est facilement tombée dans le vide. Les mesures économiques étaient difficilement viables. Il restait les formules qui sont sorties à la fin, bien que l'on en ait peu parlé dans les couloirs.

Examinons-les, en faisant abstraction du préambule de la recommandation qui contient cependant la condamnation définitive du régime de Franco par la collectivité internationale des nations. Les mesures prises sont au nombre de trois :

On exclut, d'abord, Franco de toutes les agences et conférences internationales de tout ordre, qu'elles aient été créées par les Nations Unies ou qu'elles soient en rapports avec celles-ci. Cette dernière phrase est un amendement à la proposition américaine et elle a une grande portée qui est peut-être passée inaperçue aux yeux du lecteur superficiel. Car Franco est ainsi éliminé non seulement de PICAQ (Commission contre les stupéfiants) mais aussi de la Banque Internationale et des autres organismes financiers s'occupant de la reconstruction mondiale sans l'appui desquels Franco ne pourra pas sauver sa désastreuse économie actuelle.

En second lieu, on a retiré les ambassadeurs et les ministres. Cette décision qui a semblé fondamentale, n'est qu'un geste symbolique, un avertissement au gouvernement et au peuple espagnol. La rupture des relations diplomatiques eût été plus spectaculaire, mais non pas plus effective. Elles ont toutes deux le mérite de dire clairement que les Nations Unies réprouvent le régime fasciste espagnol. L'Angleterre a demandé que l'on retire la phrase « à titre d'avertissement » ; comme l'a si bien dit un délégué oriental, toute la recommandation est un avertissement en soi.

En troisième lieu, on fait appel au Conseil de sécurité pour qu'il prenne de nouvelles mesures si, dans un délai raisonnable, il n'y a pas de liberté dans la péninsule, c'est-à-dire non seulement si Franco n'a pas abandonné le pouvoir, mais encore s'il a été remplacé par un gouvernement d'hommes nouveaux mais dont le système est semblable.

Cette recommandation suppose donc la condamnation mondiale de Franco et le commencement de l'action internationale. C'est sa valeur principale.

Ce fut un triomphe pour certains, pour d'autres une défaite ; et les appréciations varient selon la couleur du commentateur. Il n'y a rien de tel. Il n'y a pas eu de défaite saxonne, ni de triomphe

soviétique. Sans doute, le résultat a-t-il été écrasant pour Franco, et notre triomphe est-il celui de la cause de la liberté.

On peut remarquer trois triomphes. Le premier a été lorsque les Etats-Unis ont présenté leur proposition, insuffisante pour nous, mais qui supposait un grand progrès de la position saxonne. Le second a été lorsque la majeure partie du Comité politique a approuvé l'amendement à la proposition américaine, en y introduisant les deux dernières mesures positives, et en étendant la première. Le troisième a été lorsque les Etats-Unis et l'Angleterre ont voté pour la recommandation.

Ce triomphe a été obtenu grâce à la chaude ambiance qui a régné tout le temps, dès que le secrétaire général des Nations Unies a posé le problème. Les démocrates péninsulaires ne sauraient oublier le nom de Trygve Lie, insulté, et pour cause, par les fascistes espagnols ; il a été l'un des auteurs de notre triomphe, par ses paroles et par son action. Nous devons également rappeler le nom de Spaak, Président de l'Assemblée Générale, qui a provoqué les votes, par son autorité et sa personnalité.

Mêlons à ces souvenirs toutes les délégations amies qui ont livré bataille en notre faveur, notamment certains noms d'hommes propres et courageux. Nous ne nous sommes pas trompés dans nos calculs lorsque nous jugeons ces pays sûrs qui ont livré la bataille. Parmi ces derniers, je citerai la Belgique, la Biélorussie, le Chili, la Tchécoslovaquie, le Danemark, l'Ethiopie, la France, le Guatemala, Haïti, l'Inde, le Libéria, le Mexique, la Norvège, Panama, la Pologne, l'Ukraine, l'URSS, l'Uruguay, et le Venezuela ; parmi les probables : l'Australie, la Bolivie, le Brésil, l'Iran, le Luxembourg, la Nouvelle Zélande et la Suède.

De ces délégations il est juste de détacher quelques noms : Lorian, chef de cabinet de Spaak qui dès le premier jour, a été en rapport avec la délégation républicaine, a préparé la formule victorieuse avec soin, après avoir étudié toutes celles qui avaient des chances de succès, et l'a défendue habilement au moment opportun ; Miranda, du Chili, jeune et loyal, qui a appuyé tous les efforts ; Medhen, chef de la délégation d'Ethiopie, qui a prononcé un discours courageux en rappelant que l'invasion de son pays et la guerre civile espagnole ont été les premières étapes de la guerre mondiale ; Jouhaux, chef des Syndicats français, dont les discours émouvants et vibrants emportaient la salle et arrachaient les applaudissements du public ; Garcia Granados, ambassadeur du Guatemala, un des artisans principaux de notre victoire, ami sans réserve qui n'a pas hésité à dire quelques vérités crues quand il en a été nécessaire ; Menon, de l'Inde, ami de la première heure et orateur vrai en plus d'une occasion ; Cassell, chef de la délégation du Libéria, absent au moment du vote de la rupture, mais toujours sans réserve et orateur du dernier jour ; Padilla Nervo et Colina, du Mexique, fermes à leur poste à tout instant ; Terje Wold, de la Norvège, travailleur infatigable av

Comité et au Sous-Comité, animé de la meilleure volonté et d'un esprit de collaboration ; le Dr Alfaro, ministre des Affaires étrangères du Panama, qui a brossé, dans un discours magistral, la véritable portée de la non-intervention et a présidé les travaux du Sous-Comité ; le Dr Lange, délégué de la Pologne, qui a défendu jusqu'au dernier moment la rupture des relations diplomatiques avec la même fermeté qu'il l'avait demandé un an et demi auparavant au Conseil de Sécurité, lorsque notre cause l'exigeait ; Manoullsky, de l'Ukraine, président parfois peu attaché aux règlements du Comité Politique, si peu réglementaire qu'il a mis plus d'une fois notre ennemi en fâcheuse posture, d'une façon humoristique ; Gromyko, délégué de l'URSS, en second plan pendant les discussions, pour réaffirmer avec plus de précision la thèse qu'il a soutenue le premier jour au Conseil et se retirer enfin sans avoir cédé ; Mora, de l'Uruguay, collaborateur loyal de tous nos efforts ; les deux Vénézuéliens, Stolk, président de la délégation, et Zuloaga, délégué, qui ont été en tous temps nos loyaux collaborateurs et ont livré bataille au sein du Comité, par la voix de Zuloaga, avec un enthousiasme et un courage qu'on ne saurait comparer qu'à Garcia Granados et à Jouhaux. Nous leur devons à tous ce résultat, et qui viendra par la suite.

Cela ne nous empêchera pas d'affirmer que les délégations des Etats-Unis et de l'Angleterre ont également collaboré à ce résultat, et d'autres les ont suivies. Leur position n'a jamais été pour défendre Franco, bien que parfois les discours de Connally et de Shawcross étaient peu agréables à entendre ; ils ont dit dès le début que Franco devait s'en aller. Et l'on devra toujours se souvenir que Reynolds, suppléant de Connally au Sous-Comité, a dit dans un de ses discours : « Franco and his regime must go » (Franco et son régime doivent s'en aller). Nous avions au moins trois amis à la délégation américaine : MM. Roosevelt, Douglas et Stevenson. Ce dernier a annoncé à l'Assemblée plénière le vote favorable des Etats-Unis. L'Angleterre s'en est rendu compte la première et a cédé. Ces deux votes favorables nous ont donné les deux tiers nécessaires.

Certaines délégations y ont contribué, comme le Nicaragua, le Paraguay et les Philippines, et se sont opposées à toute action, dès le premier jour ; d'autres, comme la Chine, ont suivi fidèlement, trop fidèlement, les Etats-Unis.

Six pays se sont déclarés contre. La défense de Franco a été prise par le délégué du Salvador, ambassadeur du tyran Maximilien Martinez pendant douze ans ; mais les arguments que celui-là a employés provenaient de Madrid (ils coïncident avec la note de protestation franquiste contre les Etats-Unis, remise le lendemain de son discours) et peut-être lui ont-ils été remis par le délégué argentin (l'un de nos hommes a entendu une conversation qui ne laisse aucun doute entre l'Argentin et le Salvadorien). L'autre paladin de Franco fut le délégué argentin ; le premier jour, croyant sans doute en notre facile défaite, il annonça son abstention absolue ; le dernier jour, voyant notre triomphe assuré, il prit la parole à la session plénière pour lancer un discours malintentionné. La délégation de Santo Domingo a collaboré silencieusement par son vote négatif, en exécution des ordres précis de son « chef ».

Costa Rica, le Pérou et l'Equateur ont voté contre mais leur vote n'a pas été précisément pour défendre Franco, mais une conception mal comprise de la « non intervention ».

L'Assemblée Générale a terminé ses travaux par le vote écrasant de cette recommandation. Le Conseil de Sécurité devra-t-il intervenir ? Nous espérons qu'il n'en sera pas ainsi ; du moins les premiers mouvements de l'intérieur et hors de la Péninsule font sentir une inquiétude qui doit se traduire en action.

Il y aura des événements, des changements. Il dépend de nous que ceux-ci soient favorables. De notre organisation, de notre activité, de notre sens de la coordination des efforts, de notre loyauté.

Action, surtout action. Nous le demandons aux Nations Unies. Nous devons l'exiger de nous-mêmes

JESUS DE GALINDEZ.

New-York, janvier.

## Mme. VAN CAUWELAERT

Nous apprenons le décès survenu à Anvers, à l'âge de 67 ans, de Madame Frans Van Cauwelaert, née Sidonia Maria Aloysia Verscheuren, épouse de M. Frans Van Cauwelaert, Président de la Chambre des Représentants de Belgique, Ministre d'Etat.

Nous adressons nos sincères condoléances à M. Cauwelaert qui s'est toujours montré un grand ami des Basques, et nous lui exprimons toute notre sympathie attristée en cette cruelle circonstance.

## LIGA DE MUTILADOS E INVALIDOS DE GUERRA VASCOS EN EL EXILIO

El 15 del pasado diciembre, en los locales de la Maison de Tourisme de Biarritz, se celebró el primer Congreso de Mutilados e Inválidos de Guerra Vascos e nel Exilio, aprobándose los Estatutos de la Liga y nombrándose la siguiente Comisión Ejecutiva : presidente, Laurentino Ruiz ; vicepresidente, José Luis de Lejonaogitia ; secretario, Ricardo Nalda ; vicesecretario, Román Díez Salvade ; tesorero, Imanol de Betelu.

Rogamos a todos los mutilados e inválidos de guerra vascos en Francia que aún no hayan sido controlados, se sirvan ponerse en comunicación con la Comisión Ejecutiva : 10, Boulevard d'Alsace-Lorraine, Bayonne (B. P.) a fin de proceder al censo de todos los interesados.

El presidente, Laurentino Ruiz ; el secretario, Ricardo Nalda.

## SIRVIENTA VASCA

Se necesita una de más de veinticinco años, para servir en París, en una casa particular.

Dirigirse a « Euzko Deya ».

## Ediciones Ekin

Libros de la Editorial Ekin en venta en Euzko Deya, de Paris :

Los vascos en el Uruguay, de Tomás Otaegui .....	67,50
Estampas vascas, de Constantino del Esia .....	67,50
Corsarios y colonizadores vascos, de Michel Iriart .....	75.—
Instituciones jurídicas vascas, de Manuel de Irujo .....	75.—
Ignacio de Loyola y Francisco de Xavier, de Pedro de Basaldua ..	150.—
El País Vasco, de Isaac López Mendizábal .....	150.—
Rosas de Nínive, de Gabriel de Biurrun .....	105.—
Argentina !, de J. C. Vidaurreta. Cultura biológica y arte de traducir, de Justo Gárate .....	120.—
Principales conflictos de leyes en la América actual, de Jesús de Galindez .....	150.—
La Comunidad Ibérica de Naciones, de Armando Cortesao, Manuel de Irujo, Luis Arakustain y Carlos Pi Sunyer ..	120.—
Los Vascos en el Madrid sitiado, de Jesús de Galindez .....	120.—
Los vascos y la República Española, de A. de Lizarra ....	120.—
Inglaterra y los vascos, de Manuel de Irujo .....	180.—
Con los alemanes en París, de Pedro de Basaldua .....	105.—
Joñaxio (en euzkera), de Irazustatar Jon Andoni .....	150.—
De Vasconia a Buenos Aires, de A. J. Garaicoechea .....	120.—
Cinco conferencias, de José Antonio de Aguirre .....	105.—

## NOTAS DEPORTIVAS

En Eibar Chiquito de Artadi y Chiquito de Mallavia han vencido a Arrien y Echave VI, 22 por 14.

— Echave IX y Uranga, en partido jugado en Vitoria, ganaron a Felipe y Atano IV. El tanteador acusó 22 por 17.

— En Donostia y a remonte, Goicoechea II venció a Arano II.

— Abrego I y Eguaras, en el Euzkal-Jai, han quedado en 43 para 45 frente a Urtaşun, Iturain e Iraizoz.

— Otro partido jugado en Vitoria opuso a Zabaleta y Artazo frente a Urcelay II y Cortabitarte (éste sólo con la izquierda). El resultado fué de 22 a 21.

— En el frontón Alkartasuna de Elizondo, Olondriz y Erramuzpe ganaron por 25 a 21 a Gamendia (J.) y Zaldúa.

— Por lo que a los aficionados se refiere, en la final del distrito de Eibar, Alberdi, de Soraluze, venció a Aramburu, de Elgoibar por 22 a 16. Y en la del distrito de Tolosa, Soroa II, de Villabona, batió al tolosarra Maiz por nueve tantos de diferencia.

— En partido de pala, primera categoría, Eguía II y Abril Loyotarra) vencieron por 45 a 32 a Lerchundi y Zaratrain, de Ondarreta.

— Un festival de pelota entre aficionados de Guipúzcoa y Navarra, celebrado en Pamplona, ha dado lugar a la victoria de los tres equipos guipuzcoanos. A mano, Inciarte y Giménez vencieron a Arbizu II y Echarri por 22-13 ; en individual a mano, Eguía a Dufour por 18-13, y a remonte, Alberdi y Egues, por 40-38, a Mina y Ezpouda.

ha sido adquirido por don Roque Arocena, propietario del hotel Arocena.

— El donostiarra Francisco Aidanondo Echevarría, bodeguero de Epernay, que lleva cuarenta años en Francia, ha rechazado las proposiciones que le había hecho la Delegación comercial soviética de París: un millón de francos adelantados en un Banco francés y pago de todos los gastos de estancia por un año de trabajo en Leningrado como bodeguero en una fábrica de champagne. Así lo cuenta la prensa donostiarra.

— En Bilbao han fallecido: doña Ramona Aguirre, viuda de Cirilaco Gorrochátegui; don Ramón Barandica, don Jesús Fuertes, doña Carmen Ibarra, viuda de Urbina; don Luis Linacero. En Deusto: doña Transfiguración Guinea de Larrañaga. En Erandio: doña Tecla Canalaheverría, viuda de Unda. En Baracaldo: don Luis Vivanco. En Portugalete: la joven María Teresa Mendieta. En Lequeitio: don Hilario Urriz Echevarrieta. En Yurre: don Hilario Soloeta. En Irún: a los noventa y dos años, don Aureliano López Hernández-Elena, padre del director de « La Gaceta del Norte ». En Logroño: don Julio Bañuelos, empresario del Salón Vizcaya. En Zaragoza: doña Manuela Arenaza, viuda de Luis Lartitegui.

— En San Sebastián, a los setenta y ocho años, doña Dolores Bereciartua Macazaga; a los ochenta y uno, don José Lorenzo Irizar; a los setenta, don Ramón Iruretagoyena; a los ochenta y dos, don Bernardo Arzamendi; a los ochenta, don Nicasio Cortabarría; a los ochenta y uno, doña Victoria Mújica, viuda de Gil Clemente; a los ochenta y cuatro, don Paulino García Ubierna; a los sesenta y cuatro, don Antonio García Elustondo; doña Josefa Gargallo, esposa de don Cesáreo Mayer; doña Josefa Tellechea, esposa de don Simeón Dorronsoro. En Oyazun: don Jenaro Michelena, jefe de instalaciones telefónicas de la Diputación. En Zarauz: don Laureano Aramendi. En Herrera: don Antonio Mújica, de setenta años. En Pasajes: a los cuarenta y tres años, don Antonio Luzuriaga, jefe de personal de las Funciones Luzuriaga. En Amasa: después de larga enfermedad, don Aniceto Zugasti, del restorán Aranzabi. En Legazpia: don Joaquín Rico Lardizábal, hermano político de don Elías Echeverría. En Madrid: don Antonio Arregui Sagarzazu y doña Concepción Arbeláiz, viuda de Martín.

— En Pamplona han fallecido don Emiliano Arnedo, don Clemente Sáez de Jáuregui y el canónigo don Victoriano Flamarique; en Ancín, don Pablo Velázquez; en Santa Agueda de Ainzoin, don Domingo Jáuregui; en Villanueva de Yერი, don Cecilio Doncel; en Huarte, don Anastasio Sarasibar; en Urbicain, don Luis Eslava.

## EUZKEL-IZENAK

; Utzen urrengoa! — esaera au entzuten da Euzkadi'ko alderdi batzuetan « mielgia » edo alaba jayotzean; baña; ; zoazte aita berri Ulesi'tar Alexander'engana esaera orrekín!

Ala, gure lagun begiko dan Alexander'en emazte Erramuzpe'tar Eukeni'k izandu lenengo landara, alaba eder bat, eta ugutzatua izanda Baiona'ko Eliz Nagusian MIREN ITZIAR izen egoikiakin.

; Zorionak guraso zintzo aberi!

## «GOYA, desde el punto de vista vasco»

Conferencia pronunciada en Bordeaux con motivo de la conmemoración del centenario del gran pintor, por José de Elzaguirre

« Constituye para mí un alto honor el presentarme hoy ante este auditorio y en este ambiente artístico a colaborar, en la medida de mis fuerzas y de mis posibilidades, en la conmemoración del segundo centenario del nacimiento de uno de los artistas más grandes que ha producido la Humanidad, uno de los pintores más geniales que ha habido en el mundo, Francisco de Goya y Lucientes, sobre cuya renombrada personalidad, relevante en la historia del arte pictórico universal, tanto se ha escrito y tanto se ha discutido.

Si, como se ha dicho, es verdad que el estilo es el hombre, en arte el estilo, o sea la personalidad, lo es todo; y esa personalidad característica, especialísima, rebosa en la obra pictórica de Goya de tal modo que ha formado escuela, se ha extendido a todos los países y a todos los ambientes y ha quedado por siempre en el campo de la pintura marcando un jalón nuevo, una tendencia nueva, pues ha determinado una decisiva influencia en las posteriores directrices del arte moderno.

Goya, por su concepción maravillosa y por su expresión personal especialísima, no sólo ha enriquecido el acervo cultural artístico de la Humanidad, sino que ha dado relieve a todo un período interesante de la historia peninsular, ha inmortalizado la vida de su época en todos sus aspectos y facetas; no ha sido sólo artista en la técnica, sino también y principalmente en los dominios del sentimiento.

No sólo pintó admirablemente retratos de reyes, príncipes y aristócratas, sino que llevó a sus cuadros, con preferencia y con la mayor delectación, los destellos de la vida popular con sus tipos especiales, chisperos y majas, truanes y pordioseros, tocadores de guitarra, toreros y chulos, y quedaron plasmadas en sus magníficos lienzos las escenas religiosas del pueblo, las corridas de toros, las revueltas callejeras por la revolución, en sus luchas por la libertad y la independencia, con sus grandes osadías, con sus ciegas valentías e impulsiones, con su bravura, con sus fusilamientos, así como las pintorescas escenas populares campesinas y también las de la Inquisición, sus torturadores, sus ahorcados, las brujas, las escenas fantásticas.

Cayó bajo el imperio de sus pinceles todo lo que constituía en realidad la vida de su sociedad especialísima, característica, en aquella época turbulenta del Madrid pintoresco, apasionado, galante, divertido y trágico a la vez, que coincidía con la Revolución francesa cuyas salpicaduras se extendían por todo el mundo con la lentitud impuesta por lo rudimentario de los medios de difusión, y con los importantísimos acontecimientos políticos a que dió lugar el espíritu imperialista que, como reacción contra la época del terror, última fase de aquella Revolución, desplegó sus grandes actividades dominadoras y las paseó por todas las naciones de Europa, dando ocasión para que en muchas partes se avivasen los rescoldos absolutistas que parecían apagados.

Es, pues, obligado que conmemoremos este segundo centenario del nacimiento del ilustre pintor, acontecimiento que

tuvo lugar, como es bien sabido, en la población de Fuentetodos (Aragón), el día 30 de marzo de 1746. Y más natural y obligado es que seamos nosotros, exiliados de nuestro país, expatriados por ser amantes de la libertad, de la democracia y del derecho, los que nos reunamos a celebrarlo y a rendirle un cordial homenaje aquí, en Bordeaux, donde también Goya estuvo exiliado y refugiado, por abrigar, sin duda, las mismas ideas que nosotros defendemos ahora (la Historia tiene una gran tendencia a repetirse) y donde murió el 16 de abril de 1828 cuando contaba, por lo tanto, la avanzada edad de ochenta y dos años.

\*\*\*

La importancia de la personalidad de Goya en la historia del arte pictórico mundial es tan extraordinaria que se ha dicho de él con verdadero fundamento que es a la vez el último representante de las formas clásicas, de las modalidades académicas que privaron por tanto tiempo hasta fines del siglo XVIII, y el primer pintor realista, decidido, fuerte, revolucionario del arte que con él comenzó y se llamó el arte del siglo XIX. En su obra pueden descubrirse las dos tendencias, él es el autor de la transición, él compaginó ambas admirablemente.

Bien conocida es la gran influencia de Goya sobre el arte francés del XIX hasta el punto de que se le ha llamado « el padre de la pintura realista », que a su vez ha irradiado su influencia por todo el mundo determinando la modalidad artística que hoy es general.

Theophile Gautier y Victor Hugo fueron los primeros que hablaron de Goya en Francia; ellos, que eran buenos conocedores de las cosas de España, descubrieron al gran pintor y lo presentaron como tal a los franceses que empezaron a entusiasmarse ante la colección de sus « Caprichos », en la cual hubo de inspirarse Louis Boulanger para sus personajes macabros. Y a partir de aquella época, los grandes escritores franceses, los críticos de arte, tanto de la escuela romántica como de la realista, se ocuparon de la obra de Goya presentándolo con entusiasmo a la consideración y a la admiración de sus conciudadanos; así ocurrió con el gran Balzac, que habla de Goya en su « Le cousin Pons », y con los bien conocidos naturistas Champfleury y Zola.

Pero fué Gautier, el gran romántico francés, quien más hizo por llamar la atención general hacia la personalidad de Goya dedicándole los más grandes elogios, principalmente en su obra « Voyage en Espagne ».

Durante la segunda mitad del siglo XIX se publicaron en Francia muchos estudios críticos de los trabajos del gran pintor y numerosas biografías suyas, entre las cuales destacan, a mi juicio, la de Matheron dedicada a Delacroix y otra de Iriarte, el que fué conocido director de « Monde Illustre »; puede afirmarse que Goya es el artista extranjero de quien más se ha escrito en Francia, pues, dado el arte maravilloso que hermana y acopla perfectamente el más puro clasicismo con el realismo nuevo que él trajo a la pintura, es entusiásticamente aclamado a la vez por los defensores

de una y otra tendencia, por los románticos enamorados de las formas clásicas y por los realistas, impresionistas y revolucionarios, aquellos del cenáculo de la rue de Notre Dame des Champs, que se enorgullecían de haberle descubierto y haber atraído sobre él la atención del público francés, y estos del otro famoso cenáculo de París, el de la Brasserie Andler, que apercibieron inmediatamente el espíritu renovador, revolucionario, que palpitaba en las obras de Goya.

Pero no son sólo los escritores y los críticos los que de él se ocupan; también los pintores y artistas jóvenes acuden a beber en aquellas claras fuentes su inspiración genial, a aprender en las grandes enseñanzas del maestro los nuevos rumbos del arte pictórico que después siguen decididos para crear la nueva escuela, hoy generalmente seguida y cuyo padre es nuestro gran artista.

Y los que luego fueron eminentes pintores, los Cezanne, Gauguin, Degas, Van Gogh, los Courbet, Daumier y el formidable Manet y otros estudian a Goya, se inspiran en sus obras y, a través de ellos, el arte maravilloso de éste pasa a influir definitivamente en el campo mundial de la pintura moderna que marcha firme por los rumbos y directrices que él le señaló; el que unas veces se llama realismo, otras impresionismo, otras modernismo, que sufre a veces separaciones, exageraciones y desviaciones, pero vuelve a mirar de vez en cuando a las puras formas goyescas que le sirven de contrapeso y norma y vuelven a orientarle.

La influencia de Goya en el arte mundial de la pintura es, pues, formidable, decisiva, porque con sus procedimientos, con su técnica, con sus temas y objetivos nuevos, con su especial manera de ver y de expresar y principalmente por la emotividad que consigue dar a sus obras, por el sentimiento y el espíritu que le anima y que ha quedado plasmado en sus formidables lienzos, en sus cartones, en sus aguas fuertes, marcó una nueva etapa en el arte del dibujo y del color. Por eso su nombre ha pasado al acervo universal con la aureola del genio.

\*\*

Pero ¿qué nuevo voy a decirles yo sobre el arte formidable de Goya? ¿Qué voy a traerles aquí respecto a la crítica de su labor artística que los iniciados no conocéis? No es posible que venga yo a hablarlos de facetas y aspectos nuevos en el arte de Goya sobre el que tanto se ha escrito, sobre el que tanto se ha discutido y se ha comentado, cuyos trabajos son tan conocidos, no sólo para artistas y críticos que los han saboreado y estudiado con fruición, sino para todas las personas cultas, para los medianamente eruditos, para todo aquel que se ha asomado un poco a estas cuestiones, que ha buceado un poco en estos aspectos de la cultura humana. No; pretender yo hacer nuevos hallazgos en la obra pictórica de Goya, que ha sido tan desmenuzada y estudiada, sería, como suele decirse, querer descubrir el Mediterráneo.

Lo comprendo bien; pero soy aficionado a aportar a estos temas algo personal; más que la divulgación de las ideas, manifestaciones y comentarios de otros sobre el tema, que para algo están escritos y se divulgan por sí solos, amo la observación personal, modesta, naturalmente, pero propia, mía, derivada de mis condiciones y circunstancias espiri-

tuales, de mi especial manera de ser. Tengo para mí que esto es lo que puede ser interesante, que cada uno aporte a estos temas lo que él piensa, el producto de esa tamización espiritual que todos practicamos con el tamiz propio, aquello que después de haber pensado mucho, después de haber trabajado y masticado el tema durante años, ha llegado uno a deducir y queda como una convicción adherida a su espíritu.

Por eso el título de esta pequeña disertación es « Goya, desde el punto de vista vasco ».

Señores, yo soy vasco y quiero ser un vasco consciente, y no me puedo desglosar de las condiciones que el serlo me asigna; no puedo eludir las circunstancias, la manera de ser que este carácter me da; pretendo ser patriota, todo lo vasco me ha interesado siempre extraordinariamente, como no puede menos de interesar a las personas bien nacidas todo aquello que atañe a su raza y a su pueblo.

A la vez soy artista, no lo digo en son de autoelogio, sino con fines de propia presentación; nací dibujando y pintando, soy de familia de artistas, dibujantes, arquitectos, me he pasado la vida alternando siempre la pintura con mis trabajos profesionales del Derecho y con mis labores en el campo cultural de las letras y la filosofía. He amado siempre la pintura y la he practicado y la sigo practicando cuanto puedo.

Pues bien, después de mucho pensar

sobre la personalidad del gran pintor, objeto de esta disertación, después de mucho discurrir y contrastar, de estudiar su vida, su obra, su espíritu, yo he terminado reconociendo en todo ello, y precisamente en esto, su abolengo vasco, su personalidad vasca, con caracteres para mí inconfundibles.

Y no veáis en todo cuanto voy a decir ningún prurito mezquino, ningún pequeño afán localista de quererle asignar, sea como sea, la oriundez de los hombres célebres — ese afán insano que lleva a veces a discutir violentamente que un santo o un famoso conquistador o un audaz trotamundos nació en éste o en el otro pueblo —, ni el deseo de traer por los cabellos, como suele decirse, el carácter y la precedencia de un personaje con objeto de buscar a su amparo un timbre de gloria, del que sin ello se carece.

No, mi finalidad es más elevada. Hallo en Goya características vascas, las encuentro en su obra, las hallo también en su vida, son las características de la raza de su apellido, su estudio determina en mí una convicción, sinceramente abrigada, que quiero aportar como complemento al estudio de la personalidad del ilustre pintor. Precisamente este aspecto, como es natural, no ha sido tocado por sus biógrafos y comentaristas y, teniéndolo yo por muy interesante, me propongo hablarlos de él con la brevedad que imponen los límites de una pequeña conferencia.

(Continuará)

## En busca de la síntesis

DON LUIS ARAQUISTAIN Y DON MANUEL IRUJO, DOS HOMBRES Y DOS TESIS

En la fecunda acción política que el movimiento nacionalista está desarrollando por todo el mundo, se destacan aquellas obras de la cultura vasca, surgida por apremios de la dialéctica reclamada por la acción internacional. Hoy podemos jactarnos de tener un « nacionalismo » de tipo completamente europeo, asomado a la internacional disputa de donde ha de surgir la luz. La discusión es la senda de la razón que, chocando entre opuestos, produce la dialéctica sutil que se concreta en doctrina.

De entre todas las obras notables que la acción vasca internacional ha motivado tenemos que destacar un libro; un libro que es más que un volumen editado, es « la situación » teóricamente planteada del nacionalismo vasco en relación con el socialismo internacional.

Nosotros, que somos nacionalistas y vascos, pero que también nos preocupan todos los problemas humanos, hemos de considerar el « punto muerto » en que está situada la doctrinal actitud de dos prohombres, de conocida progenie vasca que se expresa en esos dos apellidos de inconfundible solera nacional: Araquistain e Irujo.

En las rutas del exilio y de la solidaridad internacional se han encontrado estos dos hombres ilustres que han querido entenderse para crear un mundo mejor. No se han entendido, ya que los puntos de vista sustentados por ambos son líneas paralelas que por mucho que se prolonguen nunca se encuentran. La polémica de Euzko-Etxea, de Londres, no tuvo término, porque los dos prohombres hablaron su propio lenguaje filosófico que nos remite, una vez más, a los

problemas suscitados por el criticismo kantiano. Araquistain se sorprende del valiente « apriorismo » jurídico de Irujo, cuando él ya daba por terminada la cuestión eterna entre el idealismo y el positivismo, en favor de esta última filosofía. Araquistain no comprende que se puedan alimentar « sueños » idealísticos, cuando él sólo ve lo que le dicen los sentidos: que hay nación allá donde hay Estado.

Para Araquistain, Portugal es una nacionalidad porque es Estado. En cambio, Galicia no es nacionalidad porque ni siquiera tiene Estatuto. Euzkadi es para Araquistain « una región autónoma » con aspiraciones de nacionalidad; pero que aún no es una Nación. Con lo cual, don Luis Araquistain, eminente teórico del socialismo, nos sitúa en el trance de tener que renunciar a nuestra posición vasca y nacionalista para poder mejor optar por nuestra nacionalidad. Y ello desde el punto de vista de don Manuel Irujo es, naturalmente, incomprensible.

¿Cómo hubiéramos sabido los vascos polemizar con el positivismo de Araquistain si no presuponemos, teóricamente, existente la nacionalidad vasca? Parece que se ofende don Luis de Araquistain de ese « supuesto » idealista que afirma « racionalmente » existente la nacionalidad vasca. Según su doctrina positivista del Derecho, nosotros deberíamos haber tenido ya un Estado, desde siempre, para poder hablar de « nacionalidad vasca », y como consecuencia de « la libertad vasca » y del « derecho a su propio gobierno ». Pero en tal supuesto, ¿para qué necesitaba don Manuel Irujo plantear el problema de « La Comunidad Ibérica de Naciones »? El coautor de dicho libro supone acertadamente que España es un Estado plurinacional y la fundamentación de dicho « supuesto »